

La lutte pour un mot. Le problème du mot *mal* dans la linguistique hongroise et roumaine

LEVENTE NAGY (Budapest)

La question

Le roumain HASDEU fut le premier linguiste à évoquer une origine dace pour le mot *mal* (rive, rivage, bords) en se fondant sur l'analyse des inscriptions latines par HIRSCHFELD. Ce dernier avait affirmé que c'était ce mot qui formait la racine du nom *Malva*, un village (colonia) romain situé au bord du fleuve Olt dans la région sud-carpathique en Olténie. Par la suite, après la retraite aurélienne au sud du Danube (271–276), ce mot dace servit à forger le nom d'une nouvelle province romaine: *Dacia Malvensis* (HASDEU 1878: 288–289. Voir aussi: HIRSCHFELD 1874: 375). Hasdeu pensait qu'en roumain le suffixe *-va* s'était vocalisé pour donner naissance au mot *mal*: *malva* > *mal*, comme cela s'est produit dans le cas d'un autre mot: *Molidvu* > *molid* (pin). Selon Hasdeu le mot était un élément pan-thracique présent également dans le nom de la ville illyrienne de *Dimallum*, mentionnée par TITUS LIVIUS. Hasdeu projetait de consacrer une monographie entière à ce mot. Mais ses considérations n'auraient sans doute eu aucun écho parmi les linguistes hongrois s'il n'y avait ajouté l'observation suivante: dans la mesure où l'on trouve dans des documents hongrois de l'époque médiévale un nombre considérable de toponymes composés du mot *mal* (1275: *Boros-mal*, 1269: *Eleu-mal*, 1275: *Megyés-mal*, 1394: *Rezz-mal*), il doit s'agir, dans la langue hongroise, d'un emprunt fait au roumain à l'époque de la conquête hongroise. Or, si ce mot est bien d'origine dace, ce qui signifierait qu'il serait un emprunt du roumain au hongrois, il y a, semble-t-il, contradiction. En réalité, la présence du mot *mal* (en hongrois la forme écrite est *mál*, mais la prononciation est identique) dans les toponymes hongrois plus anciens est ainsi devenue un argument linguistique en faveur de la continuité daco-roumaine.

Cependant, le changement de sens du mot *mal* est resté sans explication chez Hasdeu: en effet, alors qu'en roumain, *mal* signifie «rive, rivage, bords», il désigne en hongrois (où on le trouve uniquement dans les toponymes) la «montagne», plus exactement une «pente fertile de la montagne, qui est exposée aux rayons du soleil, propre à la viticulture». C'est OVID DENSUȘIANU qui, après Hasdeu, a donné la solution à ce problème. Densușianu a observé que le mot est présent également dans la langue albanaise avec la même signification que dans la langue hongroise: *montagne*. De plus, le mot est encore attesté dans la langue istro-roumaine avec le même sens de *colline*. Voilà donc l'explication du changement de sens *rive* > *montagne*: à l'origine, le mot *mal* avait en roumain le même sens de *montagne* comme il est attesté en albanais et en istro-roumain, et c'est ce sens que le hongrois a emprunté. Ainsi, ce mot doit appartenir à un soit-disant *fond autochtone*, c'est-à-dire une langue ancienne (thrace, dace, thraco-dace, illyrienne etc.) qui a servi de base à la fois au roumain et à l'albanais, et les mots communs à ces deux langues trouvent leur origine dans ce fond autochtone. La conclusion de Densușianu est identique à celle de Hasdeu: sans aucun doute ce sont les Hongrois qui ont emprunté au roumain le mot *mal* avec son sens de

«montagne» au moment où ils ont occupé le territoire entre le fleuve Tisza et les monts des Carpates (DENSUȘIANU 1898: 12–14).

Ces considérations ne pouvaient laisser les linguistes hongrois indifférents. Le plus important polémiste était Lajos TREML (1928). Il a démontré de son côté que le mot *mal* n'était pas un élément étranger au lexique hongrois (emprunté au roumain), mais qu'au contraire, il appartenait au lexique de base finno-ougrien de la langue hongroise. Et en effet, les formes correspondantes du mot se retrouvent dans les autres langues finno-ougriennes avec le même sens, ou avec un sens analogue: votyak: *mell*; ostyak: *mēmēl*; vogoul: *meül* – *marl* (TREML 1928: 375). Dans le votyak est attesté aussi le sens de «ventre», plus exactement «partie antérieure du tronc» (pars corporis infra pectus, bust, wamme). Ce mot, avec les mêmes sens, se trouve en hongrois sous la forme *mell* (poitrine), et est en usage encore aujourd'hui. Nous avons déjà vu que la forme *mál*, toujours comme élément constitutif des toponymes, signifiait en hongrois «la poitrine de la montagne», c'est-à-dire «pente fertile de la montagne, qui est exposée aux rayons du soleil». En dehors des toponymes, le mot *mál* a été conservé en hongrois dans de nombreux mots composés, utilisés en premier lieu dans la langue hongroise ancienne: *farkasmál*, *hőlgymál*, *rókamál*, *ravaszmal*, ainsi que dans quelques noms d'oiseaux: *sármány* < *sár* + *mál* (bruant, emberiza). Le doublet hongrois *mál* ~ *mell* s'explique par le parallélisme palato-vélaire, phénomène qui se rencontre bien au-delà du domaine des langues finno-ougriennes: *kavar* ~ *kever* (mélanger). Selon Treml, la forme à voyelle vélaire *mál* en hongrois ne peut donc pas être un emprunt au roumain, mais il est tout simplement la paire vélaire de la forme palatale *mell* (TREML 1928: 376). Si le mot est présent dans les autres langues finno-ougriennes et que son évolution sémantique et phonétique est en parfaite corrélation avec les lois phonétiques de la linguistique finno-ougrienne, il est dès lors impossible de soutenir la thèse de Hasdeu et Densușianu, et ce parce qu'en hongrois ce mot doit être bien antérieur à l'époque des premiers rapports hongrois-roumains. En prenant en considération les données énumérées ci-dessus, Treml a proposé la solution suivante: il s'agit d'une analogie (homonymie) formelle absolument accidentelle, semblable au cas du mot lat. *FILIUS* > roum. *fiu* (garçon) et du mot hongrois *fiú*, qui a la même forme et la même prononciation (TREML 1928: 378). On ne peut pas non plus parler d'un emprunt dans ce cas, parce que le roumain *fiu* est d'origine latine, tandis que le hongrois *fiú* est d'origine finno-ougrienne: voir le finnois: *poika*, vogoul: *pi*, ostyak: *poχ*. Selon une loi phonétique très fréquente, attestée dans les langues finno-ougriennes, le *p* finno-ougrien initial s'est transformé en *f* en hongrois: par ex. hong. *fa* («arbre»); vogoul: *pä*; votyak: *pu*; finnois: *puu* (voir: *A magyar szókészlet finnugor elemei*: 42, 45).

Carlo TAGLIAVINI fut le premier à réagir à l'article de Treml. Il était d'accord avec Treml pour dire que *mál* dans les toponymes du type *Rézmál*, *Zevlevmál*, *Eleumál*, étant un élément finno-ougrien ancien, ne pouvait être un emprunt au roumain dans la langue hongroise. L'évolution sémantique *poitrine* > *montagne* trouve alors son explication dans une conception anthropocentrique pour laquelle Tagliavini a également proposé de nombreux exemples dans la région du Caucase. Pour Tagliavini, l'article de Treml présente une seule lacune: il ne précise pas l'origine du mot en roumain, alors même que l'idée que *mal* soit un mot illyrien est un «communis opinio» (TAGLIAVINI 1929–1930: 148–149).

C'est finalement Nicolae DRĂGANU qui, à la place de la monographie planifiée par Hasdeu, consacra dix-huit pages de son ouvrage édité par l'Académie Roumaine sur la présence d'une population roumaine en Dacie et en Pannonie à une argumentation selon laquelle le hongrois *mál* serait un emprunt fait au roumain (DRĂGANU 1933: 111–128). Les arguments de Drăganu sont confus. Il se perd dans un procédé de démonstration compliqué, analysant l'évolution sémantique du mot en hongrois et en roumain, sans tenir compte de l'objection de Treml, qui a montré qu'il existe des formes correspondantes aux hongrois *mál* dans les autres langues finno-ougriennes alors qu'elles ne sont jamais entrées en contact avec le roumain. De plus, Drăganu se refuse à voir dans le sens de «pellis subventricularis» du mot *mál* le doublet du hongrois *mell* (poitrine), prétendant que *mál* au sens de «poitrine» est seulement un synonyme de *mál* au sens de «montagne». Selon Drăganu, *mál* au sens de «poitrine» est un mot relativement récent en hongrois (première attestation en 1500) et il s'agit en outre d'un terme technique d'origine allemande, *Mal* «Fleck als angeborenes oder natürliches verschieden gefärbtes Zeichen am Körper», un terme qui était utilisé d'abord dans la langue des tanneurs hongrois, et qui, par la suite, a pris le sens de «partie plus mince du cuir travaillé, peu ventrale». Cette explication forcée fut refusée plus tard par Lajos TAMÁS, qui a démontré que le mot *mál* apparaît au sens de «pellis subventricularis» dans des documents hongrois datant de bien avant 1500. De plus, en hongrois, ce mot est inconnu au sens de «Fleck», et par ailleurs, même en allemand, il ne signifie jamais «pellis subventricularis» (DRĂGANU 1933: 126–127; TAMÁS 1936: 34–349).

La roumanité transdanubienne

Nous ne pouvons comprendre l'attachement de Drăganu à ce mot qu'en lisant la monographie entière. Il a en effet pour but principal de démontrer la survivance d'une population roumaine non seulement en Dacie (Dacia Traiana), mais aussi dans une autre province roumaine, la Pannonie. C'est pour cela que Drăganu, utilisant une méthode analogique très incertaine en linguistique, dans la mesure où cette méthode se base sur les possibilités acoustiques offertes par des mots roumains et hongrois homonymes, a essayé de trouver dans toute la Pannonie, c'est à dire dans la Hongrie des années '30, des toponymes et des noms d'origine roumaine. Ainsi, pour Drăganu, le nom du village *Pula* (dans le comitat de Veszprém, partie sud-ouest de la Hongrie actuelle) correspondrait au roumain *pula* (pénis); *Bonnya* (com. Somogy) proviendrait du roumain *bună* (bon); *Fót* (près de Budapest) trouverait son origine dans le roumain *făt* (< fetus, foetus); et *Máli* ~ *Mályi* (une ville dans la région du Tokaj) serait naturellement la forme plurielle du *mal* > *mali*, malgré le fait qu'en roumain, au pluriel, ce substantif neutre a la forme: *maluri*, etc. (DRĂGANU 1933: 93, 98, 127). On peut voir que Drăganu choisit les mots pour leur forme phonétique analogue, sans prendre en considération l'évolution étymologique et les lois phonétiques valables pour le hongrois. Pour soutenir sa thèse, il présente deux arguments supplémentaires: l'un est historique, l'autre est, malheureusement, une bévue scientifique. L'argument historique repose sur la chronique du notaire Anonymus (*P. dictus magister*, Maître P.) du roi hongrois BÉLA II (1131–1141) ou III (1172–1196), *Gesta Hungarorum*. Voici cette partie du texte d'Anonymus qui a suscité des discussions interminables

chez les historiens roumains et hongrois: «quam terram habitarent Sclavii, Bulgarii et Blachii ac pastores Romanorum. Quia post mortem Athile regis terram Pannoniae Romani dicebant pascua esse eo, quod greges eorum in terra Pannoniae pascebantur, et iure terra Pannoniae pascua Romanorum esse dicebatur, nam et modo Romani pascuntur de bonis Hungariae» (SRH: I, 45–46). Selon Drăganu, l'expression *blachii ac pastores romanorum* désignerait les Roumains transdanubiens qui, depuis la désintégration de l'empire des Huns (après la mort du roi ATTILA), ont vécu de façon continue sur le territoire de la Pannonie, et qui y vivent encore quand Anonymus écrit sa chronique (DRĂGANU 1933: 7–17). Cette conception est aujourd'hui partagée par la majeure partie des historiens roumains. Ils pensent en effet qu'Anonymus, qui a écrit sa chronique 300 ans après la conquête de la Pannonie par les Arpadiens, disposait de données exactes sur ce processus (voir par exemple: POP 1996; MADGEARU 2001). Les historiens hongrois au contraire prennent la chronique pour un roman courtois dont le modèle principal serait le roman d'ALEXANDRE LE GRAND (*Gesta Alexandri Magni*) et un récit romanesque de la chute de Troie (*Excidium Troiae*). De plus, la méthode d'Anonymus se caractérise par le fait qu'il cherche à expliquer les événements et les faits d'un passé reculé à la manière des auteurs médiévaux, en transposant dans le passé les conditions de son temps. Ainsi, les Hongrois conquérants en Pannonie y rencontrent des Coumans, qui n'apparurent en réalité en Europe que dans la seconde moitié du XI^e siècle (1055). Pour ce qui regarde les *Blachi* d'Anonymus, l'auteur les situe en deux lieux différents du royaume de Hongrie: une partie d'entre eux se trouve dans la région de la Transylvanie sous le commandement du duc GELOU «un valaque» (*quidam Blacus*), qui résidait dans un château-fort des bords de la rivière Szamos (*castrum suum iuxta fluvium Zomus positum*), et qui organisa la résistance des habitants de la région (*Blasii et Sclavi*) contre les conquérants hongrois. Les historiens hongrois identifient ces Valaques (*Blasi*) aux bergers roumains dont l'infiltration de plus en plus massive dans la partie sud-est de la Transylvanie (et non en Transdanubie) avait commencé exactement à la fin du XII^e siècle, une expérience vécue par Anonymus, mais non par les conquérants hongrois (GÖRFFY 1968: 37–51; KRISTÓ 1978: 623–661; BÓNA 1992: 114–117, 671–674). Par contre, la majeure partie des historiens roumains considèrent de nos jours que le chef des Vlachs et des Slaves, Gelou, était un personnage réel et authentique, et ses faits et gestes correspondraient, selon cette conception, aux péripéties vécues pendant la guerre par le peuple roumain défendant sa patrie (plus récent voir: MADGEARU 2001: 117–150; PASCU/THEODORESCU/ANDRONIC 2001: 229–235). Mais nous devons ajouter que depuis les événements de décembre 1989, l'historiographie roumaine est heureusement devenue plus hétérogène et variée, et ainsi, on peut entendre des voix divergeant du choral officiel. Lucian BOIA, par exemple, admet la conception selon laquelle des personnages comme GELOU, GLAD ou MENOMORUT seraient plutôt des personnages légendaires tirés de l'imagination d'Anonymus. C'est d'ailleurs avec une méthode similaire que les chroniqueurs roumains inventèrent aux XVII^e–XVIII^e siècles un autre personnage fabuleux, Negru VODĂ, fondateur de la Valachie (Țara Românească) (BOIA 1997: 138–139).

L'autre lieu où nous pouvons trouver les *Blachi* dans l'espace géographique d'Anonymus est la Transdanubie, où les Roumains (*blachi*) sont les pères des Romains. Qui sont alors ces Valaques (*blachii*) et ces Romains (*romani*) qui, du temps

d'Anonymus, voyaient eux aussi le territoire de la Pannonie comme leur propre pâturage, et qui faisaient paître leurs troupeaux là? Selon Ambrus PLEIDELL et Lajos TAMÁS, ces pâtres des Romains seraient des éléments autochtones romanisés représentant les enclaves de l'est du romanisme occidental. A l'époque de la conquête hongroise, ils étaient encore assez nombreux et ils se seraient maintenus jusqu'à l'époque du Notaire Anonyme (PLEIDELL 1934: 193–200; TAMÁS 1936: 359–360). Mais l'expression «les Romains qui pâturent les biens des Hongrois à la manière des Romains» (*quod greges eorum in terra Pannoniae pascebantur, et iure terra Pannoniae pascua Romanorum esse dicebatur, nam et modo Romani pascuntur de bonis Hungariae*) est bien une métaphore. Le terme *de bonis Hungariae* ne se rapporte pas à l'herbe des pâturages, comme le croyait Drăganu, mais aux biens de la Hongrie, pillés par des étrangers, qui pourraient bien être les Romains de l'armée de l'empereur CONRAD III. (1138–1152). En effet ce dernier, à l'occasion de la deuxième croisade (1147), a forcé les couvents hongrois à contribuer par de l'argent à la campagne. Il se peut aussi que ce terme se réfère aux chevaliers étrangers qui, attachés à la suite des reines, vinrent de l'Ouest, acquièrent de vastes domaines et poussèrent les seigneurs hongrois à l'arrière-plan au Conseil royal. Or nous savons que le but principal d'Anonymus était d'étayer avec insistance les droits de propriété des familles hongroises nobles de l'époque de la conquête. La propriété de ces familles (*bonis Hungariae*) qui auraient conquis chaque lopin de terre en versant leur propre sang dans une lutte incessante, était, d'après Anonymus, menacée par les chevaliers étrangers (*Romani*) originaires du Saint Empire (GYÖRFFY 1968: 36–37; KRISTÓ 1978: 631–634). Selon une autre interprétation, les Romains pannoniques d'Anonymus pourraient être les Byzantins (HORVÁTH 1966: 16–18; VESZPRÉMY 1993: 4–8).

Une autre conception, qui diffère de celle de Pleidell et Tamás, dit que la conjonction *ac* dans la construction phraséologique *Blachii ac Pastores romanorum* doit être traduite par *et*, et non par *c'est-à-dire*, et ainsi l'expression *Blachii* et *Pastores romanorum* correspondrait à deux populations différentes. De cette manière, les *Blachi* d'Anonymus ont été identifiés aux *Volochs* qui figurent chez l'historien russe NES-TOR (début du XII^e siècle). Selon lui, il y avait en bordure du Danube des *Volochs* et des *Avars*; les *Slovènes* furent soumis par des *Volochs*, les Hongrois mirent en fuite les *Volochs* et firent la guerre aux Grecs, aux *Moraves* et aux *Tchèques* (MAKKAI 1988: 238–242, 583–585). Mais Mátyás GYÓNI a encore démontré que sous le nom de «*Volochs*» il fallait entendre «*Francs*». Les *Francs* avaient en effet étendu leur domination sur les *Slaves danubiens*, tandis que ces derniers furent, plus tard, mis en fuite par les Hongrois. Prenant en considération les affirmations de Gyóni, Gyula KRISTÓ a affirmé que le terme *blachi* désigne chez Anonymus les Roumains de l'est de la Hongrie de l'époque d'Anonymus, et les pasteurs des Romains seraient alors les habitants de la Transdanubie (l'ouest de la Hongrie) (GYÓNI 1949: 56–92; KRISTÓ 1978: 638).

La continuité pannonno-roumaine selon Drăganu

La présentation faite ci-dessus nous démontre que les sources historiques peuvent être interprétées de différentes manières. Même les historiens hongrois ne sont pas d'accord en ce qui concerne l'interprétation du texte d'Anonymus. C'est pourquoi

DRĂGANU a essayé de prouver sa thèse en s'appuyant sur des faits plus exacts. Pour démontrer la continuité de la population romanisée de la Pannonie au IV^e siècle jusqu'à nos jours, il nous raconte comment il a parlé avec de vieux soldats roumains. Ces derniers, ayant été enrôlés dans l'armée de l'Autriche-Hongrie, ont fait leur stage militaire dans les comitats de Veszprém et Somogy, où ils ont rencontrés des paysans qui parlaient roumain. L'*auctoritas* la plus importante pour Drăganu est Emil A. DANDEA, un officier de l'armée roumaine qui, devenu prisonnier, fut interné au Hajmáskér, et eut ainsi l'occasion d'aller au village de Kaposszentjakab (aujourd'hui intégré à la ville de Kaposvár, centre du département Somogy) où il trouva quinze familles de paysans roumains (DRĂGANU 1933: 92, 156).

Voilà donc la continuité «pannono-roumaine» totale: dans la région transdanubienne de Hongrie, il existe une population roumaine qui vit là-bas sans interruption depuis les temps d'Attila jusqu'à nos jours. La théorie de Drăganu, à première vue, est logique. Si en outre nous prenions en considération le fait que, même aujourd'hui, nous pouvons entendre des paroles roumaines dans les départements de Somogy, de Veszprém et autour du lac Balaton, cette thèse nous paraîtrait bien fondée. Mais les Roumains de Drăganu ne sont pas identiques aux Roumains de nos jours.

L'idée qu'on puisse admettre la survivance d'une population romane ou romanisée dans la province romaine de Pannonie après l'effondrement du limes danubien et l'abandon de la Pannonie par l'administration romane (la dernière fonction dirigée centralement en Pannonie était la fonction de *Generidus dux* vers 409) n'était pas même étrangère aux savants hongrois. Même le linguiste János MELICH (cité par Drăganu) a affirmé qu'«au sud du lac Balaton les Hongrois ont trouvé une population néolatine, mais dans aucun cas roumaine» (DRĂGANU 1933: 43; TAMÁS 1934: 211; MELICH 1929: 424). Même aujourd'hui, la conception selon laquelle, dans la Transdanubie occidentale et entre la Drave et la Save, a survécu jusqu'au IX^e siècle une population parlant selon toute probabilité le latin vulgaire est acceptée (TÓTH 1977: 119; voir aussi: TÓTH 1987: 251–265). Cette population néolatine vivait isolée parmi les barbares, regroupée autour de quelques forteresses, et au cours du temps fut assimilée alternativement par la population majoritairement slave ou hongroise. En analysant les inscriptions latines de Pannonie, Lajos Tamás a déjà signalé que les caractéristiques phonétiques de ces inscriptions ne correspondent pas aux états phonétiques de la langue roumaine ancienne: par. ex. le changement *ũ > o* a lieu dans toutes les langues néolatines occidentales, sauf dans le cas du roumain, de l'albanais et du sarde. De même pour le latin GULA > it. *gola*, fr. *gueule*, mais roum.: *gură*. Dans les textes des inscriptions pannoniennes nous trouvons les formes suivantes: AVONCULO (AVUNCULUS > roum. *unchi*); CON (CUM > roum. *cum*, mais it. *con*, esp. *con*) (TAMÁS 1934: 215–216; LUZSÉNSZKY 1934: 95). En dehors des exemples cités par Tamás, nous pouvons trouver dans ces inscriptions d'autres changements phonétiques qui sont plus caractéristiques du latin vulgaire que du roumain. 1. Le *-l-* intervocalique latin, par exemple, se transforme en *r* en roumain (rhotacisme: SOLEM > roum. *soare*), mais dans les inscriptions pannoniennes la liquide intervocalique disparaît: PUPILI > POPII. 2. Le groupe consonantique *gn* se transforme en *mn* en roumain (LIGNUM > roum. *lemn*), mais dans les inscriptions pannoniennes, nous trouvons la forme suivante: SIGNIFIER > SINIFIER, c'est-à-dire GN > n. 3. La consonne explosive latine *b* en position intervocalique en roumain disparaît aussi (CABALLUS >

roum. *cal*), mais en Pannonie se transforme en consonne dentale: *b* > *d* (FABIANO > FADIANO) (LUZSÉNSZKY 1934: 96–97). L'état phonétique des inscriptions latines pannoniennes ne nous permet donc pas de tirer des conclusions sur la condition de la langue roumaine ancienne en Pannonie. Les inscriptions nous informent sur l'état du latin vulgaire plus que sur celui du roumain ancien. Or, comme József HERMAN l'a bien démontré, les inscriptions de la région pannonienne ne présentent pas de changements phonétiques spécifiques qui ne soient connus par ailleurs dans les autres parties de l'Empire, c'est-à-dire les provinces danubiennes et sud-estiques (Pannonie, Dalmatie, Mésie, Dacie) qui ne pouvaient pas, par conséquent, constituer une sorte d'unité linguistique servant de base commune à une future *romanité orientale* (HERMAN 1983). Cette thèse est également admise dans un premier temps par Haralamb MIHĂESCU dans son livre paru en 1978 («les provinces linguistiques sud-est européennes ne constituaient pas un domaine linguistique isolé et indépendant») (MIHĂESCU 1978: 327). Mais par la suite, dans la deuxième version de son ouvrage, il revient sur son opinion, soutenant que la partie orientale de Noricum, avec toute la Pannonie, se rattache à la romanité orientale. Toujours d'après Mihăescu, le latin qui se trouve à la base du roumain rend compte de son degré de développement aux II^e et III^e siècles (MIHĂESCU 1993: voir en particulier: 471–473), or nous avons vu que les inscriptions latines de la Pannonie, qui datent de la même époque, ne présentent pas les changements phonétiques caractéristiques du roumain.

Il est probable que Mihăescu ait senti, lui aussi, qu'il était difficile de soutenir la conception de Drăganu (bien qu'il ne se réfère ni à Drăganu ni à Herman) selon laquelle on peut parler d'une langue roumaine en Pannonie aux II^e et III^e siècles. C'est pourquoi, se référant aux écrits de KRANZMAYER et REICHENKRON, il a essayé de démontrer, en se fondant sur des études de toponymie, qu'en Pannonie commençait à s'ébaucher une romanité locale avec des traits particuliers (MIHĂESCU 1993: 472). Le problème est que nous ne savons rien de la langue parlée par cette romanité locale, et les inscriptions ne présentent en outre aucune spécificité locale. C'est la raison pour laquelle je pense qu'il nous faut renoncer à la reconstruction de la langue roumaine parlée en Pannonie.

J'ai déjà dit que Drăganu a fondé sa thèse d'une présence roumaine en Pannonie sur les toponymes. Kranzmayer et Reichenkron, tout en analysant les toponymes pannoniennes, ont donné lieu à l'hypothèse qu'une population romanisée a survécu en Pannonie jusqu'à l'arrivée des Slaves, population qu'ils désignent par l'expression «romanité locale», et qui représentait selon eux l'un des chaînons liant la romanité occidentale à la romanité orientale. Sans doute, les premières formes que nous connaissons à partir des toponymies majeures de la Pannonie sont les formes latines. De plus, les noms géographiques qui existaient déjà du temps de l'Empire persistèrent jusqu'au IX^e siècle, voire même plus longtemps. Mais l'évolution phonétique ultérieure de ces toponymes n'a rien à voir avec les changements survenus dans la langue roumaine. Le nom du fleuve Rába (allemand: Raab) près de la ville de Győr se disait en latin *Arrabo*. Selon les lois phonétiques roumaines, il en résulterait la forme **Ara*, **Arau*, parce que la voyelle *a* initiale ne disparaît en aucun cas en roumain (ARCUS > roum. *arc*). Drăganu n'y voyait pas de problème: pour lui, la forme originale du mot était *Rebuca*, *Rabuca* (un affluent du Rába, aujourd'hui: Rábca, allem. Rabnitz), c'est-à-dire le roumain **Răbuță*, où le suffixe *-uță* est d'origine latine < -UCEUS; et *e*

en effet n'est autre que la graphie hongroise du roumain *ă*, puisqu'en hongrois cette voyelle n'existe pas (DRĂGANU 1933: 165–166). En réalité, nous n'avons aucune donnée prouvant que la forme originale fût *Rabuca*, parce que dans le hong. *Rábca*, *-ca* n'est rien d'autre que le suffixe diminutif emprunté au slave et qui signifie «petit», et *Rábca* veut donc dire «le petit *Rába*». Cette dénomination est absolument logique, étant donné que le *Rábca* est l'affluent du *Rába*. On voit donc que *Rába* en hongrois est un emprunt au slave (**Raba*), bien que, selon Gottfried SCHRAMM, la forme slave ait été transmise indirectement au hongrois par l'intermédiaire de l'allemand. Le problème posé par l'idée de la transmission allemande, problème sur lequel János Melich a déjà attiré notre attention, est que les formes germaniques datant du IX^e siècle sont: *Rafa*, *Rapa*, en allemand, la voyelle explosive intervocalique *-b-* souffre donc une transformation, tandis qu'en hongrois elle reste invariable (MELICH 1929: 379–380; SCHRAMM 1981: 328–329; KISS 1997: 190).

Un autre exemple proposé par Drăganu est le nom du fleuve *Zala*. Selon lui, l'origine du mot réside dans l'albanais *zal* (caillou, sable), mais étant donné que dans les premières sources latines nous trouvons les formes *Sala* ou *Salla*, Drăganu invente une forme hypothétique **sal* avec un suffixe toponymique *a*. Pour soutenir sa thèse Drăganu se réfère au fait qu'en Pannonie, il y avait d'autres toponymes d'origine albanaise («în Pannonia am întâlnit și alte nume topice de origine albaneză.») (DRĂGANU 1933: 165). Je crois pour ma part que cette phrase mystérieuse se réfère au mot *mal*. Une autre hypothèse de Drăganu est que la forme originale du mot était *Salla* avec la consonne *l* géminée. Il préfère cette forme parce qu'avec un seul *l*, nous devrions, grâce au rhotacisme, avoir en roumain **Sara*. Mais même la forme *Salla* n'est pas sans poser problème: comment peut-on passer de la forme hypothétique albanaise **Sala* à la forme latine *Salla*? Je ne connais aucun exemple dans lequel une consonne simple est empruntée par le latin vulgaire sous la forme géminée; par contre, c'est un lieu commun que de dire que dans le latin vulgaire, les consonnes géminées se sont simplifiées. Dans le cas du *Zala*, Drăganu a seulement formulé des hypothèses, mais s'appuyant sur le nom d'un affluent du *Zala*, le *Zelice* (aujourd'hui *Zselice*), il avance avec certitude que cette forme hongroise est un emprunt au roumain **Sălișă* qui, naturellement, est à nouveau une forme hypothétique. Drăganu a raison quand il dit que dans le mot se trouve la racine **sal*, et que ce n'est donc pas de l'albanais, mais un vieux radical indo-européen au sens de «ruisseau, cours d'eau» (voir le latin *salum* «mer», ou *Saale*, un affluent d'Elbe, ou *Sala*, un fleuve en Norvège etc.). La forme hongroise était transmise par le slave, *Zselice*, pareillement à *Rábca*, et est composée de *Zala* + *ce*, c'est-à-dire le «petit *Zala*» (MELICH 1929: 324; KNIEZSA 1936: 152; 410–411; SCHRAMM 1981: 416; KISS 1997: 190).

Je ne veux pas continuer à énumérer et à réfuter des exemples de Drăganu. István Kniezsa et Lajos Tamás l'ont déjà fait (voir: KNIEZSA 1936; TAMÁS 1936). Quant à juger du sérieux de Drăganu, il suffit de constater que l'auteur de la monographie la plus approfondie sur les toponymes sud-est européens, Gottfried SCHRAMM, quand il traite des toponymes pannoniens, ne se réfère absolument pas à l'ouvrage de Drăganu. Les thèses de Drăganu sont en outre devenues incommodes pour les linguistes étrangers et roumains qui soutiennent la continuité daco-romane. Matthias FRIEDWAGNER a déjà exprimé ses réserves en disant qu'on pouvait certes admettre le fait qu'au X^e siècle, il y aurait eu des Roumains en Pannonie, mais qu'on ne pouvait

affirmer que ceux-ci étaient les descendants des colonies romanes pannoniennes, puisqu'elles avaient migrées vers le Sud du Danube. Plus tard, Günter REICHENKRON a donné raison à Kniezsa qui, pour sa part a simplement réfuté l'argumentation de Drăganu. Reichenkron a essayé de démontrer l'existence d'une langue romanisée pannonienne (Pannono-Romanisch) différente de la langue daco-romane¹.

La thèse de Drăganu sur la roumainité pannonienne a survécu parmi les historiens. Récemment, Alexandru MADGEARU a consacré une monographie entière aux Roumains d'Anonymus, affirmant qu'en partie les étymologies de Drăganu sont vraiment fausses, mais que d'autres sont correctes. Ainsi par exemple, selon Madgearu, les toponymes *Csobánka* (< roum. *cioban*, localité près de Budapest), *Bool*, *Boul* (< roum. *bou*, aujourd'hui *Bóly*, dans le comitat Baranya près de la ville de Pécs); *silva Murul* (< roum. *mur*, nom d'une forêt dans le comitat Zala); *Zec* (< roum. *sec*, *Szék*, aujourd'hui *Székpatak*, nom d'un fleuve dans le comitat Vas, près de la ville de Szombathely-Savaria) sont sans aucun doute d'origine roumaine (MADGEARU 2001: 107–109). Pour caractériser le dilettantisme linguistique de Madgearu il suffit de dire que c'est seulement en 1715 que le nom de *Csobánka* est attesté pour la première fois. Au Moyen Âge, le nom de cette localité était *Boron*, un mot d'origine slave. La nouvelle dénomination est formée d'un anthroponyme hongrois d'origine turque-osmanli, *Csabánka*, et d'une étymologie commune avec le mot *csobán* (berger), présente également dans la langue roumaine (*cioban*), le tout étant d'origine turque-osmanli. En hongrois, le mot est attesté pour la première fois en 1579 dans les lettres écrites en hongrois par les pachas de Buda. Plus tard, au XVIII^e siècle, il est aussi emprunté au roumain (première attestation 1742) en premier lieu dans les zones habitées par les Roumains: en Transylvanie et auprès de la ville de Gyula en Hongrie (KISS 1988: 335–336. TESz: 546). Quant à *Bool*~ *Boul*~*Bóly*, le mot ne provient pas du roumain *bou*~*boul* (bœuf), mais il s'est formé à partir du mot hongrois *boly* au sens original de monticule; aujourd'hui: fourmilière (DRĂGANU 1933: 88; KISS 1988: 234). En ce qui concerne *silva Murul* (voir le roumain *mur*, «mu»), István Kniezsa a déjà démontré que la source originale sur laquelle s'appuie Drăganu est en réalité un document publié de façon erronée par l'éditeur. La bonne leçon est: *silva Burul* (KNIEZSA 1936: 124–125). *Zec*~*Szék*~*Székpatak* n'a rien à voir avec le roumain *sec* «sec» (< lat. SICCUS) parce que dans les toponymes roumains formées d'adjectifs, nous trouvons toujours la forme articulée de l'adjectif, et ainsi la forme originale devrait être **Sicul*, dont résulterait le hongrois **Székuj* (voir: MUTUL > hong. *mutuj* «muet»; prince LUPUL > hong. *Lupuj* etc.). Le toponyme *Szék* s'est formé à partir du substantif hongrois *szék* (la forme ancienne est *szik*) au sens de «lac desséché» et est très répandu sur tout le territoire habité par les Hongrois: *Szék* (Transylvanie), *Bátaszék* (Hongrie), *Borszék* (Transylvanie), *Lajtaszék*, *Bükkszék*, *Magyarszék*, *Sásrosszék*, *Zákányszék* (Hongrie) (KNIEZSA 1936: 146–147; KISS 1988: 540).

1 FRIEDWAGNER 1934: 70, 705–706. „Die meisten der von Drăganu vorgeschlagenen Etymologien sind mit Recht von Kniezsa abgelehnt worden“ (REICHENKRON 1959: 170). D'après Wolfgang DAHMEN, DRĂGANU a fondé une vraie école linguistique roumaine, caractérisée par la latinomanie (DAHMEN 1999: 787).

Les Vlachs, les Tsiganes bayashs et les Roumains

On peut donc voir que les données linguistiques et toponymiques ne suffisent pas à démontrer l'existence en continu d'une population roumaine descendant des colonies romaines sur le territoire de l'ancienne province romane de Pannonie. Qui pourraient alors être ces populations qui, du temps de Drăganu, et aujourd'hui encore parlent le roumain dans cette région de l'ouest de la Hongrie? Il existe deux possibilités. En voici la première: nous savons que durant l'occupation du royaume hongrois par les Ottomans (1541–1686), des colonies vlachs sont installées dans la péninsule balkanique par les Turcs, dans la région transdanubienne de la Hongrie qui à cette époque appartenait au vilayet de Buda. Nous savons aussi que dans les années 1570–1580 une grande partie du peuple mixte balkanique, nommé vlach, se fixa dans les Sanjaks de Koppány et de Simontornya (aujourd'hui dans le comitat Somogy et Tolna). Ils payaient un impôt forfaitaire en échange de quoi ils bénéficiaient de privilèges conformément aux coutumes vlachs. L'administration ottomane a tenu des registres très exacts sur cette population et, ainsi que dans les recensements des Sanjaks (*tabrîr defteri*), il nous est possible d'énumérer toutes les familles vlachs selon leur nom. Théoriquement, on ne peut pas exclure l'idée que parmi ces Vlachs semi-nomades déjà slavisés il y ait eu des gens qui parlaient le roumain sud-danubien, mais il se trouve que la majeure partie des noms enregistrés dans les *tabrîr defteri* sont slaves (HEGYI 2001: 1255–1312; ÇOBAN 2008: 173–191). En dehors de ces noms inscrits dans les registres, nous n'avons aucun autre indice sur la langue parlée par les Vlachs colonisés. Je pense donc que, même si parmi eux il y en avait qui parlaient roumain, ils devaient être peu nombreux, et ont dû, au cours des temps, être eux aussi assimilés.

Les populations qui parlaient le roumain dans la partie transdanubienne de la Hongrie sont, même aujourd'hui, des Tsiganes bayashs (hong. *beás*, roum. *băieși*). Ils sont encore nommés *aurari* en roumain, et dans la péninsule balkanique, *rudari*. Leur histoire est peu connue. Mais de ces dénominations, on peut déduire que leur occupation principale était l'extraction de l'or: le roumain *baie* est emprunté au hongrois *bánya* «mine», hong. *beás* < roum. *băieși* < *baie* + *aș*, c'est-à-dire «ceux qui travaillent dans la mine». La première attestation du mot au sens de mineur date de 1620 en Valachie: *băiaș* (TAMÁS 1966: 88–89). Le roumain *aurari* signifie «ceux qui s'occupent de l'or», et *rudari* provient du roumain *rudar* (un mot d'origine slave): *ruda* («mine d'or»). Les Bayashs doivent leur profonde différence par rapport à l'autre groupe de Tsiganes au fait qu'ils parlent le roumain. Aujourd'hui, ils habitent en Hongrie (comitat Baranya, Somogy, Tolna), au nord de la Croatie (dans les localités de Kotoriba, Pribislavec etc.) et en Olténie. Grâce à l'analyse des particularités dialectales, on peut identifier la zone de provenance des Bayashs. Il s'agit d'une région située au sud de Crișana, à l'extrémité nord-est du Banat et au sud-ouest: après avoir traversé le Banat, ils sont arrivés en Serbie, puis en Croatie orientale pour s'établir enfin au nord de la Croatie et au sud-ouest de la Hongrie actuelle (CALOTĂ 1995; SARAMANDU 1997: 97–130; ACHIM 1998: 50–52, 106–107; BORBÉLY 2001: 75–84; SIKIMIĆ 2006; LESCHBER 2008). La première donnée sur les Bayashs date de l'année 1690–1691; elle est tirée d'un album d'images collectionnées en Transylvanie par le colonel impérial Luigi Ferdinando MARSILI (1658–1730). Selon lui, ces Tsiganes habitent dans les banlieues, parlent le roumain ou le saxon, pratiquent le lavage de l'or, et sont dès lors très

riches². La migration des Bayashs vers l'ouest a commencé dans la première moitié du XVIII^e siècle, favorisée par la situation confuse résultant de la guerre de succession en Autriche (1740–1748). Les mouvements de population tsigane dans la Monarchie des Habsbourg prenaient de telles proportions que les autorités ont été forcées à plusieurs reprises (en 1749, en 1754, en 1761, en 1767, en 1772, en 1773) à prendre des mesures sévères. On interdit ainsi l'usage de la langue tsigane et l'utilisation même du mot «tsigane» fut proscrite, ce qui donna naissance à la notion de neo-colonus, ou *újmagyarok* («neo-hongrois»). On interdit aussi aux Tsiganes de posséder des chevaux afin d'empêcher leurs déplacements (ACHIM 1998: 68–76; NAGY 1998: 249–253). Je pense donc que ce sont des Tsiganes bayashs que les vieux soldats roumains et l'officier Emil A. DANDEA, cités par Drăganu, ont rencontrés au village de Kaposszentjakab, où aujourd'hui encore habitent environ 2500 Tsiganes. Ceux qui parmi eux parlent encore le roumain sont cependant peu nombreux.

Une solution possible

D'après les faits exposés ci-dessus nous pouvons constater que ni les données linguistiques ni les données toponymiques ne permettent de démontrer l'existence d'une population roumaine sur le territoire de l'ancienne province romaine de Pannonie. Après les réfutations convaincantes de Tamás et Kniezsa en ce qui concerne les linguistes roumains, un seul élément reste valable au sein de la théorie de Drăganu. Ce sont ses réflexions sur le mot *mal*. Il est vrai que les historiens sont les seuls à avoir essayé d'utiliser ce mot pour démontrer une continuité pannono-roumaine (voir surtout Madgearu), tandis que les linguistes ont mis l'accent sur la provenance autchtone (dace, thrace ou albanaise) du mot en roumain, se référant ainsi implicitement au fait qu'en hongrois, il ne peut s'agir que d'un emprunt au roumain. Seul Grigore BRÂNCUȘ accepte sans aucune réserve la conception de Drăganu, disant qu'il est impossible de soutenir que le hongrois *mál* soit d'origine finno-ougrienne (BRÂNCUȘ 1983: 92). En réalité, la conception de Tamás, selon laquelle le mot *mal* se retrouve dans les autres langues finno-ougriennes fut confirmée par des recherches ultérieures (RÉDEI 1988: 289–290). D'autre part, sans aucun doute, même le roumain *mal* est très ancien. Selon moi, il s'agit d'un emprunt à l'albanais, étant donné que l'albanais *mal* est d'origine indo-européenne. Le mot est attesté même dans la toponymie balkanique: *Dacia Malvensis* est ainsi le nom de la Dacia Inferior créée par HADRIEN en 118–119, et qui comprenait l'actuel territoire de l'Olténie, ainsi que l'angle sud-est de la Transylvanie. En 167–170, les provinces changèrent de nom: la Dacie supérieure devint *Apulensis*, la Dacie inférieure, *Malvensis*. D'après certains chercheurs, ce nom fut donné d'après celui de la localité de Malva, et serait donc identique au colonia Romula en Olténie. Mais d'autres la localisent ailleurs, soute-

2 “Abita in piccole casucie nelli suburbi dalle città. Di lingua valacca la più parte ed alcuni saxona. Religione scismatica greca. Impieghi di raccogliere nell arena d'alcuni fiumi oro, fare il foco. La raccolta dell'oro li fà ricchi, e per verità non vi e alcuni loco dove li zingari sino più puliti che qui” (*La popolazione di Transilvania composta di varie nazioni, di diverse lingue, religioni, usi e vestiti*. Biblioteca Universitaria di Bologna Fondo Marsili ms. 15. fol. 38r.).

nant qu'il s'agit de deux lieux différents³. De plus, si nous tenons compte du fait que Dacia Ripensis (province créée entre les deux Mésies après l'évacuation de la Dacie, avec Serdica – Sofia – pour capitale) est la traduction latine de Dacia Malvensis, nous pouvons admettre que la dénomination a son origine dans la localité illyrienne de *Malvese ~ Maluntum* (TAGLIAVINI 1969: 149; ROSETTI 1985: 84; DEMIRAJ 1997: 254–256; OREL 1998: 243). Le nom de la localité albanaise de *Dimale*, dans l'Antiquité: *Dimallum* (deux montagnes) est aussi d'origine illyrienne (ÇABEJ 1959: 559). Selon tous les linguistes et historiens, le composant *mal* de ces mots est d'origine indo-européenne. Par conséquent, si nous tenons compte du fait que dans la langue hongroise, *mál ~ mell* est d'origine finno-ougrienne et que le roumain *mal* est un emprunt à l'albanais (*mal*), c'est-à-dire qu'il est d'origine indo-européenne, nous pouvons formuler l'hypothèse qu'il s'agit d'un mot commun aux langues indo-européennes et finno-ougriennes.

La recherche de contacts entre les langues finno-ougriennes et les langues indo-européennes a une longue tradition. Je ne veux pas me mêler des discussions regardant le lieu et le moment de la rencontre entre les deux langues⁴. Je ne cherche pas non plus à résoudre la question de savoir s'il s'agit d'emprunts, d'une union linguistique (*Sprachbund*) entre les langues indo-européennes et finno-ougriennes, de mots ambulants (*Wanderwörter*) ou simplement d'analogies accidentelles. Selon les chercheurs plus compétents comme Károly RÉDEI et Jorma KOIVULEHTO, on peut estimer à environ 55–65 le nombre de mots communs à l'indo-européen et au finno-ougrien. En général, ces mots sont divisés en trois groupes: au premier groupe appartiennent les mots présents dans toutes les langues ouraliennes, ce qui signifie que ces mots sont empruntés à l'indo-européen dans les périodes où la langue ouralienne n'était pas encore divisée en finno-ougrien et en samoyède, c'est-à-dire avant 3000 avant JC. Dans le deuxième groupe se trouvent les mots présents seulement dans les langues finno-ougriennes (ils ne sont pas attestés dans les langues samoyèdes). Ces mots ont été empruntés entre 3000 et 2000 avant JC. Étant donné que le hongrois *mál* n'est pas attesté dans les langues samoyèdes, je crois pour ma part que le mot a été emprunté à l'indo-européen après la décomposition du proto-ouralien, au moment où les relations entre les Finno-ougriens et les Indo-européens étaient plus intensives. La forme finno-ougrienne était *myl̥z*, ou *mylj̥z* au sens original de *poitrine* (RÉDEI 1988: 289). La forme indo-européenne était *mel̥z*, ou *mol̥ā*, au sens de *se soulever* (POKORNY 1951: 721). La forme proto-albanienne ressemble fort à la forme finno-ougrienne: *malja ~ mala* (OREL 1998: 243; DEMIRAJ 1997: 254–256). On peut remarquer que les deux consonnes (*m, l*) sont restées invariables dans la langue albanaise et hongroise. Si nous examinons les autres mots communs à l'indo-européen, à l'ouralien et au finno-ougrien qui ont été conservés dans la langue hongroise et la langue albanaise, nous pouvons voir que même dans la langue albanaise, ces mots sont d'origine indo-européenne:

3 Pour l'identité de Malva-Romula voir TUDOR 1978: 189–190. La critique de cette conception: VITTINGHOFF 1969: 131–147.

4 Pour un exposé récent de cette question voir SIMON 2008: 290–303.

Premier groupe

1. Hong. **név** (⟨nom⟩) < proto-ouralien (PU) **nime* < indo-européen (IE) **nāma*; alb. **emër**, pl. *emra* ~ *emna* < proto-albanais (PALb) **enmen*, ou **inmen* < IE **nāma*. (Les deux consonnes nasales *n*, *m* ont été conservées dans les formes anciennes même ici).⁵
2. Hong. **víz** (⟨eau⟩) < PU **wete* < IE **wed-*, **wod-*; alb. **ujë** < PALb **udrjā* < IE **wed-*.⁶
3. Hong. **ín**, **húr** (⟨ligament, corde⟩) < PU **sene* ~ **sōne* < IE **snēu-*; alb. **nus** (seulement dans le dialecte guègue < PALb. **snutja* < IE **snēu-*.⁷
4. Hong. **toj** ~ **tol** (⟨pondre des œufs, pousser⟩) < PU **tore* < IE **dow-*, **do-*; alb. **jap**, dans l'imparfait: **dashë** (⟨remettre, donner⟩) < PALb. **e-das-a* < IE **do-*.⁸

Deuxième groupe

1. Hong. **te-**, **tesz** (⟨fair, agir⟩) < finno-ougrien (FO) **teke-*, IE **dbē-*; Alb. **vë** < innovation proto-albanienne **awena* < IE **dbē-*.⁹
2. Hong. **vezet** (⟨conduire, guider⟩) < FO **wetä* < IE **uedh-*, **ued-*; Alb. **udhë** (⟨chemin, route⟩) < PALb. **wada* < IE **uedh-*.¹⁰
3. Hong. **vi-**, **visz** (⟨porter, enlever⟩) < FO **wire* < IE **uedh-*, **ued-*; Alb. **vjedh** (⟨voler⟩) < PALb. **wedza* < IE **uedh-*.¹¹

Mots attestés seulement dans les autres langues finno-ougriennes, absents en hongrois:

1. Finnois: **suola**, mordvine: **sal**, estonien: **sool** (⟨sel⟩) < Finno-permien (FP): **salɜ* < IE **sal*. Alb. **gjollë** (⟨tablette de pierre sur laquelle les moutons lèchent le sel⟩) < PALb. **sālā* < IE **sal-*.¹²
2. Finnois: **suoja** (⟨protection, abri, refuge⟩), estonien: **soe** (⟨chaleur⟩), lapon: **suoggje** (⟨protection⟩) wotyaque: **saj** (⟨fraîche⟩) < FP **saja* (⟨ombre⟩) < IE **skiiā*; Alb. **hije** (⟨ombre⟩) < PALb. **skija* < IE **skāi* ~ **skī*.¹³

Je crois que les exemples présentés ci-dessus nous montrent que l'origine commune indo-européenne – finno-ougrienne (ou ouralienne) est valable aussi pour d'autres mots hongrois et albanais, et pas seulement pour le mot *mal-mál*. Dans l'atmosphère tendue des années '30 et '40 du siècle passé, les linguistes roumains ne tenaient pas compte des résultats de la linguistique finno-ougrienne, ignorant totalement les pro-

5 POKORNY 1951: 745–746; RÉDEI 1986: 43, 1988a, 652; TAGLIAVINI 1937: 112; DEMIRAJ 1997: 165; OREL 1998: 87; KOIVULEHTO 1999: 335–336.

6 POKORNY 1951: 78–79; RÉDEI 1986: 43, 1988: 654; KOIVULHETO 2001: 238; TAGLIAVINI 1937: 273–274; DEMIRAJ 1997: 401–402; OREL 1998: 483–484.

7 DEMIRAJ 1997: 302; OREL 1998: 302; RÉDEI 1986: 41, 1988: 652.

8 DEMIRAJ 1997: 153–154; OREL 1998: 157; RÉDEI 1986: 42, 1988: 653; KOIVULHETO 1999: 334.

9 RÉDEI 1986: 47, 1988: 657; KOIVULHETO 1999: 334; OREL 1998: 503.

10 RÉDEI 1986: 45, 1988: 658; DEMIRAJ 1997: 400–401; OREL 1998: 482–483.

11 RÉDEI 1986: 46, 1988: 658; DEMIRAJ 1997: 421–422; OREL 1998: 510.

12 RÉDEI 1986: 58, 1988: 661.

13 RÉDEI 1986: 57–58; DEMIRAJ 1997: 200–201; OREL 1998: 147.

positions de Lajos TAMÁS concernant l'origine finno-ougrienne du mot *mal* dans la langue hongroise, ou l'analogie accidentelle avec le roumain *mal*. Il me semble donc que nous pouvons ajouter un nouvel élément à la liste du vocabulaire commun indo-européen – finno-ougrien établie par Rédei et Koivulehto.

Bibliographie

- A magyar szókészlet finnugor elemei* = György LAKÓ, Károly RÉDEI (ed.): *A magyar szókészlet finnugor elemei. Etimológiai szótár I.* Budapest 1967.
- ACHIM, Viorel (1998): *Țiganiii din istoria României*. București.
- BOIA, Lucian (1997): *Istorie și mit în conștiința românească*. București.
- BÓNA, István (1992): «Histoire de la Transylvanie depuis la conquête hongroise jusqu'à l'époque du premier établissement de colons allemands (895–1172)». In: Béla Köpeczi (ed.): *Histoire de la Transylvanie*. Budapest. 114–117, 671–674.
- BORBÉLY, Anna (2001): «A magyarországi beás nyelv helye a román nyelven belül». In: Tibor Csapó Csetri (ed.): *Cigány nyelvek nemzetközi szeminárium*. Pécs. 75–84 (= Gypsy Studies – Cigány Tanulmányok 6).
- BRÂNCUȘ, Grigore (1983): *Vocabularul authton al limbii române*. București.
- ÇABEJ, Eqrem (1959): «Unele probleme ale istoriei limbii albaneze». In: *Studii și cercetări de lingvistică*. V. 535–560.
- CALOTĂ, Ion (1995): *Rudarii din Oltenia. Studiu de dialectologie și geografie lingvistică românească*. Craiova.
- ÇOBAN, Erdal (2008): «Egy balkáni eredetű népcsoport a koppányi szandzsákban: a vlahok az 1570. évi török összeírások alapján». In: *Aetas* 4. 173–191.
- DAHMEN, Wolfgang (1999): „Namenforschung in Rumänien“. In: Uwe Hinrichs (Hrsg.): *Handbuch der Südosteuropa-Linguistik*. Wiesbaden (= Slavistische Studienbücher, Neue Folge Bd. 10). 785–797.
- DEMIRAJ, Bardhyl (1997): *Albanische Etymologien. Untersuchungen zum albanischen Erbwortschatz*. Amsterdam, Atlanta (= Leiden Studies in Indo-European 7).
- DENSUȘIANU, Ovid (1898): *Studii de filologie română*. București.
- DRĂGANU, Nicolae (1933): *România în veacurile IX–XIV pe baza toponimiei și a onomasticeii*. București (= Academia Română, Studii și Cercetări XXI).
- FRIEDWAGNER, Matthias (1934): „Über die Sprache und Heimat der Rumänen in ihrer Frühzeit“. In: *Zeitschrift für romanische Philologie* LIV. 53–76, 689–706.
- GYÓNI, Mátyás (1949): «Les Volochs des Annales primitives de Kiev». In: *Études Slaves et Roumaines* 56–92.
- GYÖRFFY, György (1968): «Formation d'États au XI^e siècle suivant les «Gesta Hungarorum» du Notaire Anonyme». In: Dániel Csatári, László Katus, Ágnes Rozsnyói (ed.): *Nouvelles études historiques I*. Budapest. 37–51.
- HASDEU, Bogdan-Petriceicu (1878): *Cuvente den bătrâni*. București.
- HEGYI, Klára (2001): «Magyar és balkáni katonaparasztkok a budai vilájet déli szandzsákjaiban». In: *Századok* CXXXV. 1255–1312.
- HERMAN, Joseph (1983): «Le latin dans les provinces danubiennes de l'Empire romain. Problèmes et perspectives de la recherche». In: Hildegard Temporini, Wolfgang Haase (Hrsg.): *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt* II. 29/2. Berlin, New York. 1089–1109.
- HIRSCHFELD, Otto (1874): *Epigraphische Nachlese zum Corpus Inscriptionum Latinarum aus Dacien und Moesien*. Wien (= Sitzungsberichte der Philosophisch-Historischen Classe der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften 77). 363–429.

- HORVÁTH, János (1966): «P. mester és műve». In: *Irodalomtörténeti Közlemények* LX. 1–26.
- KISS, Lajos (1988): *Földrajzi nevek etimológiai szótára*. Budapest.
- KISS, Lajos (1997): «Pannónia helyneveinek kontinuitása». In: László Kovács, László Veszprémy (ed.): *Honfoglalás és nyelvészet*. Budapest.
- KNIEZSA, István (1936): „Pseudorumänen in Pannonien und den Nordkarpaten“. In: *Archivum Europae Centro-Orientalis* II. 8–178, 521–567.
- KOIVULEHTO, Jorma (1999): *Verba mutuata. Quae vestigia antiquissimi cum Germanis aliisque Indo-Europaeis contactus in linguis Fennicis reliquerint*. Helsinki (= Suomalais-Ugrilainen Seuran Toimituksia – Mémoires de la Société Finno-Ougrienne 237).
- KOIVULEHTO, Jorma (2001): “The earliest Contacts between Indo-European and Uralic Speakers in the Light of Lexical Loans”. In: Christian Carpelan, Asko Parpola, Petteri Koskikallio (eds.): *Early Contacts between Uralic and Indo-European: Linguistic and Archaeological Considerations*. Helsinki (= Suomalais-Ugrilainen Seuran Toimituksia – Mémoires de la Société Finno-Ougrienne 242). 123–148.
- KRISTÓ, Gyula (1978): «Rómaiak és vlahok Nyesztornál és Anonymusnál». In: *Századok* 4. 623–661.
- LESCHBER, Corina (2008): „Die Rudari in Serbien: Feldforschungen zu Sprachgebrauch, Speziфика, Sprachmischung, Archaismen“. In: Wolfgang Dahmen, Petra Himstedt-Vaid, Gerhard Ressel (Hrsg.): *Grenzüberschreitungen. Traditionen und Identitäten in Südosteuropa. Festschrift für Gabriella Schubert*. Wiesbaden (= Balkanologische Veröffentlichungen, Osteuropa-Institut der Freien Universität Berlin 45). 338–351.
- LUZSÉNSZKY, Vilmos (1934): «A pannóniai latin feliratok nyelvtana». In: *Századok*. 90–105.
- MADGEARU, Alexandru (2001): *Români în opera Notarului Anonim*. Cluj-Napoca (= Bibliotheca Rerum Transilvaniae XXVII).
- MAKKAI, László (1988): «Erdély a középkori magyar királyságban». In: László Makkai, András Mócsy (ed.): *Erdély története* I. Budapest. 238–242, 583–585.
- MELICH, János (1929): *A honfoglaláskori Magyarország*. Budapest.
- MIHĂESCU, Haralamb (1978): *La langue latine dans le Sud-Est de l'Europe*. Bucarest, Paris.
- MIHĂESCU, Haralamb (1993): *La romanité dans le Sud-Est de l'Europe*. București.
- NAGY, Pál (1998): *A magyarországi cigányok története a rendi társadalom korában*. Kaposvár.
- OREL, Vladimir (1998): *Albanian Etymological Dictionary*. Leiden, Boston, Köln.
- PASCU, Ștefan; THEODORESCU, Răzvan; ANDRĂNIC, Alexandru (2001): «Europa <Anului o mie>. Evoluția societății românești în secolele IX–XI». In: Ștefan Pascu, Răzvan Theodorescu (ed.): *Istoria românilor*. București. 229–235.
- PLEIDELL, Ambrus (1934): «A magyar várostörténet első fejezete». In: *Századok*. 193–200.
- POKORNY, Julius (1951): *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch* I–II. Bern.
- POP, Ioan-Aurel (1996): *Români și maghiarii în secolele IX–XIV. Geneza statului medieval în Transilvania*. Cluj-Napoca.
- RÉDEI, Károly (1986): *Zu den indogermanisch-uralischen Sprachkontakten*. Wien (= Österreichische Akademie der Wissenschaften Philosophisch-Historische Klasse, Sitzungsberichte 468.).
- RÉDEI, Károly (1988a): „Die ältesten indogermanischen Lehnwörter der uralischen Sprachen“. In: Denis Sinor (ed.): *The Uralic Languages. Description, History and foreign Influences*. Leiden, New York, København, Köln.
- RÉDEI, Károly (1988): *Uralisches Etymologisches Wörterbuch* I. Budapest.
- REICHENKRON, Günter (1959): „Das Ostromanische“. In: Balduin Saria (Hrsg.): *Völker und Kulturen Südosteuropas. Kulturhistorische Beiträge*. München (= Südosteuropa Schriften der Südosteuropa-Gesellschaft 1). 142–173.
- ROSETTI, Alexandru (1985): *La linguistique balkanique*. București.
- SARAMANDU, Nicolae (1997): «Cercetări dialectale la un grup necunoscut de vorbitori ai românei: băiașii din nordul Croației». In: *Fonetică și Dialectologie* XVI. 97–130.

- SCHRAMM, Gottfried (1981): *Eroberer und Eingesessene. Geographische Lehnmamen als Zeugen der Geschichte Südosteuropas im ersten Jahrtausend n. Chr.* Stuttgart.
- SIKIMIĆ, Biljana (2006): "Transborder Ethnic Identity of Banyash Roma in Serbia". In: *Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften*. Juni. <http://www.inst.at/trans/> (28.5.2009).
- SIMON, Zsolt (2008): "How to find the Proto-Indo-European Homeland?" In: *Acta Antiqua* 48. 290–303.
- SRH: I = *Scriptores Rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum*. tom. I. edidit Emericus Szentpétery. Budapest 1937.
- TAGLIAVINI, Carlo (1929): "Rassegna delle pubblicazioni periodiche". In: *Studi Rumeni* (Roma) IV, 1929–1930. 148–149.
- TAGLIAVINI, Carlo (1937): *L'albanese di Dalmazia*. Firenze (= Biblioteca dell'Archivum Romanicum).
- TAGLIAVINI, Carlo (1969). *Le origini delle lingue neolatine. Introduzione alla filologia romanza*. Casa Editrice prof. Riccardo Patron. Bologna.
- TAMÁS, Lajos (1936): «Romain, romans et roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane». In: *Archivum Europae Centro-Orientalis*. 1936. tom. II. fasc. 1–4. 34–349.
- TAMÁS, Lajos (1966): *Etymologisch-historisches Wörterbuch der Ungarischen Elemente im Rumänischen*. Budapest.
- TESZ = BENKŐ, Loránd (ed.): *A magyar nyelv történeti etimológiai szótára* I–IV. Budapest, 1967–1976.
- TÓTH, Endre (1977): «La survivance de la population Romaine en Pannonie». In: *Alba Regia. Annales Musei Stephani regis* XII. 89–123.
- TÓTH, Endre (1987): „Bemerkungen zur Kontinuität der römischen Provinzialbevölkerung in Transdanubien (Nordpannonien)“. In: Bernhard Hänsel (Hrsg.): *Die Völker Südosteuropas im 6. bis 8. Jahrhundert* (= Südosteuropa Jahrbuch 17). 251–265
- TREML, Lajos (1928): «Une illusion de la linguistique roumaine: Roum. Mal et Hongr. Mál». In: *Revue des Études Hongroises* VI. 374–378.
- TUDOR, Dumitru (1978): *Oltenia Romană*. București.
- VESZPRÉMY, László (1993): «Anonymus gestájának hadtörténeti vonatkozása. Honfoglalás és hódítás Anonymusnál». In: *Hadtörténelmi Közlemények*. 2. 3–15.
- VITTINGHOFF, Friedrich (1969): „War die Kolonie Malva mit Romula (Reşca) identisch?“ In: *Acta Musei Napocensis* VI. 131–147.